

L'AUTEL DE SAINTES

ET

LES TRIADES GAULOISES

(Note lue à l'Académie des inscriptions en décembre 1879).

J'ai l'honneur de soumettre à l'examen de l'Académie un autel gaulois d'époque romaine, qui m'a paru mériter toute son attention.

Cet autel, découvert à Saintes (1), a été acheté par M. Benjamin Fillon. M. Fillon, frappé de l'importance historique d'un pareil monument, l'a gracieusement offert à notre *Musée des antiquités nationales* (2). L'autel est à double face, et mesure 0^m,82 de haut sur 0^m,79 de large et 0^m,30 d'épaisseur. Il est sculpté dans un bloc de pierre coquillière blanche. Son état de conservation laissant beaucoup à désirer, je m'en suis hâté de le faire photographier, puis mouler avec le plus grand soin; ce moulage et ces photographies sont sous vos yeux. (Voir pl. I et II.)

Le personnage principal, sur chaque face, est un dieu assis, *les jambes croisées* à la manière orientale, accosté de deux divinités formant avec lui une triade. La tête du dieu à attitude *bouddhique*, je ne saurais mieux le désigner (et je demande la permission de me servir de cette expression laconique sans que cela tire autrement à conséquence), manque également sur l'une et l'autre face (3). Les attributs qu'il tient à la main sont fort mutilés. Toutefois on reconnaît facilement que sur la face principale (pl. I) il porte le *sagum* (4), attaché sur l'épaule (5) par une fibule. La main droite tient un *tor-*

(1) Au faubourg Saint-Vivien, non loin de la route de Saintes à Ecurat. (Renseignements de M. l'abbé Laferrière.)

(2) Musée de Saint-Germain-en-Laye.

(3) Ces têtes semblent avoir été brisées intentionnellement.

(4) On sait que le *sagum* est non une blouse, mais une sorte de plaid écossais.

(5) Epaule droite.

Document



0000005622832

ques. L'objet que serre la main gauche, plus difficile à déterminer, paraît être une bourse. Sur cette face le dieu occupe la droite de l'autel (1).

A la gauche du dieu est assise une déesse drapée. Une corne d'abondance repose sur le bras gauche. Dans la main droite est un objet de caractère douteux, peut-être un ciseau. La tête de la déesse s'est retrouvée, détachée du tronc, à peu près intacte. La chevelure pend par derrière en chignon ovale.

A gauche de la déesse et presque sur la tranche de l'autel une petite divinité, un tiers de grandeur des deux autres, se tient debout et complète la triade. Cette petite divinité est mutilée. On a peine à distinguer les détails du costume et les attributs. On y reconnaît, toutefois, une divinité féminine portant la robe talaire. La tête manque. Le bras gauche est plié sur la poitrine. La main tient une sorte de fruit, pomme ou grenade. Le bras droit soutient une corne d'abondance dépassant l'épaule.

La face postérieure, dont les personnages sont de plus petite dimension, n'a pas moins d'importance pour nous. (Voir pl. II.)

Le dieu à attitude bouddhique tient ici le centre de l'autel. Dans la main droite est une bourse. L'objet que tient la main gauche est méconnaissable. Deux têtes de taureau ornent la base du siège sur lequel le dieu repose :

A la droite du dieu se voit une divinité féminine à longue robe. Cette divinité est debout; le bras droit tombe le long du corps et paraît libre. Le bras gauche est recourbé sur la poitrine. La main porte un vase ou plus probablement un fruit. La base qui soutient la divinité est sans ornement.

A la gauche du dieu central se tient debout un personnage nu, de sexe masculin, la main droite appuyée sur une massue, une pomme (2) dans la main gauche. La base sur laquelle repose ce personnage est ornée d'une tête de taureau.

L'autel de Saintes nous met donc, à première vue, en présence des faits suivants :

1° Une divinité masculine accroupie à l'orientale, vêtue du *sagum* et ayant pour attributs certains : le *torques* et la *bourse* (3);

2° Cette divinité, sur chaque face, est en relation avec deux autres divinités formant avec elle une triade;

(1) La gauche du spectateur qui regarde l'autel.

(2) Cet objet est très mutilé et peut être difficilement déterminé.

(3) Nous ne parlons pas des autres attributs, dont le caractère est trop conjectural.

3° La triade est composée d'un côté du dieu à *attitude bouddhique* et de deux déesses ; de l'autre, du même dieu accosté d'une déesse seulement et d'un personnage masculin armé de la massue.

Aucun texte ancien ne s'applique directement à l'ensemble de ces représentations. Nous devons donc chercher la lumière d'un autre côté, et procéder par voie de comparaison et d'analyse.

Cemonument est-il unique ? S'il existe des monuments analogues, que nous apprennent ces monuments ? Telle est la question que nous avons dû nous poser tout d'abord.

L'autel que nous examinons n'est pas unique. Des monuments analogues, sinon semblables, ont été découverts antérieurement à celui de Saintes. De plus, nous retrouvons en Gaule, sur plusieurs points du territoire, unis ou séparés, les divers éléments mythologiques qui caractérisent les personnages de l'autel de Saintes. Permettez-moi de passer en revue ces monuments dont les originaux ou les moulages se voient au musée de Saint-Germain (salle XIX). En dehors du dieu de Saintes, nous connaissons six divinités à *attitude bouddhique* (1).

N° 1. — Autel découvert à Reims (2) en 1837. (Voir pl. III.)

La divinité accroupie, comme celle de Saintes, fait partie d'une triade dont elle occupe le centre, ayant Apollon à droite, Mercure à gauche. Cette divinité, comme à Saintes, est un dieu (3). Comme le dieu de Saintes, le dieu de Reims porte le *torques*, non plus à la main, mais au cou. La tête, cette fois, existe : elle est barbue (4) et était ornée de magnifiques *palmes de cervidé* dont les traces sont encore très visibles (5). De ses deux mains le dieu presse *une outre* d'où s'échappent, en abondance, des glands ou des faînes que semblent attendre un bœuf et un cerf placés au-dessous. Sur le fronton de l'autel est sculpté un rat (6).

(1) Depuis la lecture de cette note un septième monument des plus curieux m'a été signalé.

(2) Voir : *Magasin pittoresque*, 1847, p. 164 ; *Revue archéol.*, 1852, p. 561 ; *Revue numismatique*, nouvelle série, t. III, 1858, etc.

(3) La triade, ici, se compose donc de *trois dieux* sans déesse.

(4) Le dieu, outre la barbe, porte de fortes moustaches.

(5) Nous les avons fait rétablir, *mais à l'état mobile*, sur le moulage du musée ; on peut ainsi se rendre compte de l'état actuel et de l'état primitif présumé. Le dessin ci-joint donne une idée exacte des cornes avant la mutilation.

(6) M. le baron de Witte voit dans le *rat*, dont la demeure est souterraine, un des

Le dieu de l'autel de Saintes et le dieu de l'autel de Reims ne font qu'un. Les attributs de l'une de ces divinités peuvent légitimement



Tête du dieu de Reims avec ses cornes.

servir à expliquer ou compléter ceux de l'autre. Le dieu de Saintes devait être, comme celui de Reims, *barbu et cornu* (1).

N° 2. — *Statuette d'Autun* (2).

(Voir pl. IV et les dessins ci-joints.)

Le second monument n'est plus un autel, mais une simple statuette. La posture accroupie du dieu, assis *les jambes croisées* sur un coussin, le *torques* qu'il porte au cou, la *tête barbue* et vraisemblablement cornue (3), permettent de le rapprocher sans hésitation des deux divinités précédentes.

Ce dieu, le plus complet, le mieux conservé de tous, donne sur le mythe dont il relève de nouveaux et précieux renseignements.

symboles de Pluton, dieu des enfers et des richesses minérales. Cf. *Revue archéol.*, 1852, I. c.

(1) En y regardant de près, on voit sur la face postérieure de l'autel des traces qui semblent être celles d'une des cornes du dieu à attitude bouddhique, corne dont l'extrémité seule a échappé à la destruction. La suite de cette étude montrera combien la conjecture que nous faisons ici est vraisemblable.

(2) L'original appartient au musée de Saint-Germain.

(3) L'attache des cornes se voit encore; elles étaient fixées par des tiges en fer qui ont laissé des traces d'oxyde dans les deux petites cavités qui les recevaient.

L'étude de la statuette d'Autun permet d'affirmer, en premier lieu, que l'idée de trinité était essentiellement liée à la légende dont ce dieu est le héros. S'il n'y a point place, ici, pour les deux divinités



acolytes, comme sur les autels (1), la divinité unique porte avec elle, je pourrais dire en elle-même, son symbole *trinitaire*. Deux petites têtes, dont une bien conservée, sont accolées au crâne du

(1) Il se peut que dans le laraire où ce dieu était placé il fût accompagné de deux autres divinités qui formassent avec lui la *triade*. On n'a aucun détail sur les circonstances de la découverte faite par un paysan dans les environs d'Autun.

dieu, uné à gauche et une à droite, au-dessus des oreilles (1). Le dieu est un tricéphale.



En second lieu, l'importance du *torques* est particulièrement accentuée. Non seulement le dieu porte le *torques* au cou, mais un autre *torques* dressé sur un coussin que la divinité tient sur ses genoux est offert en adoration à deux monstres, serpents ou dragons à écailles ayant *tête de béliet* (2). Les deux corps de ces serpents forment une sorte de ceinture au dieu.

La série des symboles groupés autour de notre divinité s'augmente ainsi d'un élément nouveau : le *dragon à tête de béliet*.

N^{os} 3 et 4.

Les statues de Velaux.

Les deux statues de Velaux, appartenant à M. Gilles (3), qui en a publié le dessin avec commentaires, vont compléter notre instruction. Ces statues découvertes au lieu dit *la Rochepertuse*, près Velaux (Bouches-du-Rhône), sont de grandeur naturelle (4). Les

(1) J'avais d'abord cru reconnaître trois petites têtes, mais M. de Longpérier m'a fait observer que deux petites têtes seulement sont reconnaissables; la place apparente de la troisième (celle de l'occiput) est produite par une écaille du métal détachée accidentellement. La triade se compose donc de la tête principale et de deux petites.

(2) Ces dragons sont probablement des monstres marins. Ils ont une queue de poisson.

(3) *Les Saliens avant la conquête romaine*, par Gilles.

(4) Je n'ai pu examiner ces statues ni m'en procurer de photographies prises directement sur les originaux. Les photographies déposées sur le bureau ont été exécutées d'après un dessin de M. Ed. Flouest.

têtes manquent. Je copie, en l'abrégeant, la description de M. Gilles : « Les deux statues sont en calcaire coquillier d'un grain fin et blanc, provenant d'une carrière située entre *Calissane* et *Condoux*, communes voisines de *Velaux* (1). Ces statues, dont le torse est long, fluët et arrondi, sont *assises* sur leurs jambes à la manière des divinités de l'Inde. Elles ont dans cette position 0^m,95 de haut, ce qui leur donnerait, étant debout, une taille de 1^m,75.

« Les bras et les jambes sont nus, le bras droit incliné en avant, la main appuyée sur la cuisse, tandis que le bras gauche porte la main sur la poitrine dans l'attitude de la prière. La poitrine est couverte d'un *pectoral* superposé à la tunique. Ce pectoral est orné de grecques et de quadrillages sculptés en relief. » — « Les deux statues, ajoute M. Gilles, paraissent avoir été identiques. Toutefois le collet de la tunique de l'une, qui est *relevé* (2), semble indiquer que le cou avait été orné d'un *collier* que l'autre ne portait pas. »



Les points de rapprochement sont ici moins nombreux et, à part l'hypothétique collier ou *torques*, se bornent à l'attitude *bouddhique* des divinités. Mais je ne puis m'empêcher d'attacher une certaine importance au *pectoral* orné non d'une simple grecque, mais de l'une des plus ordinaires modifications du *Swastika* ou croix gammée, dont, j'espère le démontrer, le rôle a été très grand en Occident comme signe hiératique, dès une époque bien antérieure à notre ère (3).

J'ai à mentionner comme cinquième exemple la monnaie n° 232 des planches du *Dictionnaire archéologique* de la Commission de la *topographie des Gaules* (4), où cette monnaie est ainsi décrite : « *Figure de face accroupie, tenant de la main droite un torques, et de la gauche un objet indéterminé. Revers : Sanglier à droite;*

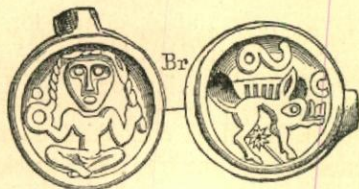
(1) Canton de Berre (Bouches-du-Rhône).

(2) Je ne comprends pas bien ce que M. Gilles veut indiquer par ce mot *relevé*.

(3) Dès le VI^e ou VII^e siècle avant J.-C. pour le moins.

(4) Aujourd'hui *Commission de la géographie historique de l'ancienne France*.

au-dessus, un symbole (1). » Cette monnaie a été découverte au mont Beuvray (2).



Je signalerai enfin, une divinité féminine figurée dans Dom Martin (3). Les jambes sont croisées sous elle, elle porte la corne d'abondance, et la tête est ornée de deux beaux rameaux de cerf. Du temps de Dom Martin, elle faisait partie de la collection des Jésuites de Besançon. On ne sait ce qu'elle est devenue (4). Ces monuments de nous connus ne doivent pas être les seuls portant représentation probable de la divinité principale de l'autel de Saintes. Ils suffisent à prouver l'importance et l'étendue de ce culte en Gaule (5).

Mais à quelle époque, sous quelle influence ce culte a-t-il été introduit chez nos pères ? A quel courant religieux doit-on le rattacher ? Je ne parle pas de la date à laquelle chacun de ces monuments particuliers a pu être sculpté, fondu, ciselé ou frappé ; mais de la période à laquelle ils appartiennent en tant que *mythe*, que ce mythe doive être considéré comme indigène ou comme importé du dehors et naturalisé en Gaule.

Nous ne connaissons aucune représentation figurée de divinités gauloises notoirement antérieures à la conquête romaine. Bien que César affirme que de son temps les Gaulois possédaient des statues de Mercure : *Deum maxime Mercurium colunt, hujus sunt plurima simulcra*, tout porte à croire que donner un corps aux dieux était en Gaule, cinquante ans avant notre ère, un usage exceptionnel et récent. Aucune statue ou statuette, que nous sachions, ne s'est

(1) Ce symbole est vraisemblablement un dragon.

(2) On en connaît plusieurs autres de type analogue ; elles sont attribuées par les uns aux *Catalauni*, par les autres aux *Lingons*.

(3) Dom Martin, *Religion des Gaulois*, t. II, p. 185.

(4) M. Castan, correspondant de l'Institut et bibliothécaire de la ville de Besançon, n'a pu recueillir aucun renseignement concernant cet antique, qui paraît perdu.

(5) Un nouvel autel portant représentation du dieu à attitude bouddhique nous a été déjà signalé, comme nous l'avons dit plus haut, depuis la communication faite à l'Académie.

rencontrée dans les nombreux *oppida* explorés depuis vingt-cinq ans, au milieu d'antiquités purement gauloises non mêlées à des monnaies romaines, à des tuiles à rebords ou des vases dits samiens (1).

L'omnipotence des Druides, dont les doctrines étaient en désaccord si complet avec l'anthropomorphisme tel qu'on le pratiquait en Grèce et à Rome, était un suffisant obstacle à l'introduction en Gaule de représentations figurées des dieux nationaux, dans les contrées, du moins, où l'influence de ces maîtres des consciences était dominante (2).

Mais au-dessous des doctrines, assez vagues pour nous, que professaient officiellement les collèges de druides, toute une *mythologie* existait, on n'en saurait douter aujourd'hui, chez le *petit peuple*, ainsi que cela devait être au sein de tribus d'origine *aryenne*. Nous n'avons aucune raison de croire que la race celtique ait, sous ce rapport, constitué une exception. — Que se passa-t-il, en effet, après la conquête romaine, quand la main autoritaire des Druides ne se fit plus sentir? Tout un panthéon nouveau, en apparence du moins, mais dont les éléments préexistaient certainement, sort de terre tout à coup. Cet épanouissement de la religion populaire paraît même avoir été favorisé par les Romains. Rome désorganisa et dispersa les collèges sacerdotaux, persécuta peut-être les Druides, mais ne fit point la guerre aux dieux nationaux. Les dieux chers aux petites gens furent surtout respectés par cette habile politique qui, en frappant à divers degrés l'*aristocratie* (3) militaire et religieuse, tendait à émanciper la plèbe, tenue jusque-là dans une sorte d'esclavage : *Plebes pœne servorum habetur loco* (4). Rome exigeait seulement que ses dieux et avant tout l'empereur divinisé fussent honorable-

(1) Les statuettes du Châtelet et notamment la statuette dite *Jupiter gaulois* du Louvre ont été recueillies dans une couche qui contenait de nombreuses monnaies romaines. Voir Grignon : fouilles de 1774.

(2) Quand il s'agit d'un grand pays comme la Gaule et dont la population était composée d'éléments très divers, il faut se tenir en garde contre toute généralisation. Plus la science avance, plus on est amené à reconnaître que la plupart des renseignements à nous transmis par les auteurs anciens ont un caractère purement local et chronologiquement très limité. Il ne faut jamais dire d'une manière absolue : les Gaulois avaient tel usage; mais : à telle époque, les Gaulois de telle ou telle partie de la Gaule avaient telle coutume.

(3) Les Romains ne persécutèrent pas les *equites*; ils leur enlevèrent seulement leurs privilèges, tout disposés, d'ailleurs, à bien accueillir ceux qui consentaient à servir leur politique et à accepter le régime nouveau.

(4) *Cæsar, B. G., VI, c. 13.*

ment placés à côté des dieux gaulois. Avant la fin du premier siècle de notre ère une foule de divinités inconnues du monde grec et latin prennent place à côté des dieux romains dans les laraires et les temples des *Trois Gaules*.

Le nom des dieux ABELLIO, Abinius, Arixo (1), BELENUS, BORVO, Cernunnos, Edelates, Erge, Esus, Esumus, Erumus, GRANNUS, Ilixo, Lavaratus, Leheren, Lussoius ou Luxovius, Majurus, Orevaius, Rudiobus, Segomo, Siquatus, Sucellus, TARANIS, TEUTATES, et Vintius (Vintius, distinct du Mars Vintius de Vence), figurent sur divers *ex-voto* ou autels (2).

Les déesses Acionna, Ærecura, Athubodua, Belisama, Bortona^{gr}, Bricia ou Brixia, Clutonda, Damona, Epona, Lahe, Rosmerta, Sirona, Soion, Ura (3), étalent leur nom sur des inscriptions dont le musée de St-Germain possède ou les originaux ou les moulages. Sans compter les dieux et les déesses presque complètement absorbés par les divinités romaines et dont le nom gaulois ne figure sur les autels qu'à titre de surnom : Apollo Cobledulitavus; Apollo Toutiorix; Apollo Verotutus; Jupiter Baginatus; Mars Camulus; Mars Cocosus; Mars Rudianus; Mercurius Atesmerius ou Atusmerius; Mercurius Artaius; Mercurius Cissonius; Mercurius Dumias; Mercurius Vassocaletus (4).

Ajoutons à cette liste les divinités plus particulièrement topiques : Mars *Bolvinus* (de Bouy); Mars *Vintius* (de Vence); les dieux *Sex arbor* et *Baserte* (à Basert dans les Pyrénées); les déesses éponymes des rivières et des forêts : Icauna (l'Yonne); Matrona (la Marne); Mosa (la Meuse); Sequana (la Seine); Arduina, la déesse des Ardennes et les nombreuses déesses mères et proxumes dont le culte était si étendu et si varié, et dont les autels le plus souvent ne portent pas d'inscriptions.

L'existence de toutes ces divinités nous est révélée par des monuments authentiques, élevés en leur honneur durant l'espace de deux cents ans qui sépare le règne de Tibère de celui de Caracalla.

Or, Messieurs, ces divinités personne ne prétendra qu'elles fussent en majorité, du moins, de création récente, d'importation romaine. Tout nous induit à supposer que ce sont de vieilles divinités celtiques.

(1) Ou Harixo.

(2) Vingt-cinq dieux. Nous citons seulement ceux dont les inscriptions recueillies au musée de Saint-Germain nous donnent le nom.

(3) Quatorze déesses.

(4) Douze dieux.

Un dieu portant le *sagum* et le *torques*, un dieu dont l'effigie figure sur des monnaies gauloises antérieures à Auguste ou tout au moins contemporaines de ce prince, doit avoir plus particulièrement ce caractère. L'intérêt qui s'attache aux divinités de l'autel de Saintes en grandit singulièrement. Reprenons donc un à un et étudions séparément chacun des symboles groupés autour de notre grande divinité :

- 1° L'attitude accroupie ;
- 2° Les cornes ;
- 3° Le torques ;
- 4° La triade et la tricéphalie ;
- 5° L'outre ou la bourse ;
- 6° Le dragon à queue de poisson et à tête de béliet.

IV

L'étude des particularités et symboles groupés autour de la principale divinité de l'autel de Saintes suffit à prouver que cette divinité n'est point une importation en Gaule ou une imitation directe des divinités adorées sous l'empire en Grèce et à Rome.

L'attitude accroupie.

L'attitude accroupie, l'attitude *bouddhique*, pour être plus clair, ne se rencontre chez aucune des divinités du Panthéon classique, hellénique, latin ou étrusque ; aucun texte classique ne mentionne cette particularité.

Deux contrées seulement, en dehors de la Gaule, nous offrent des exemples connus d'une divinité accroupie, *les jambes croisées*. Ces deux contrées sont l'Inde et l'Egypte. — En Egypte une seule divinité, le dieu *Imhotep*, l'Ἱμωθεύς des historiens grecs, jouit de ce privilège. L'attitude de ce dieu s'explique par celle des scribes, dont il est le patron (1). — Une série de statuettes de femmes, de basse

(1) Je dois ces renseignements à M. Maspero.

époque, présentent, il est vrai, la même singularité. M. Heuzey nous en a signalé plusieurs au musée du Louvre; le musée de Marseille en possède également un certain nombre. Mais le caractère de ces statuettes est incertain. Ce sont plutôt des femmes en prière, des prêtresses, que des déesses. Il est d'ailleurs improbable qu'aucune inspiration soit venue en Gaule de ce côté.

Les analogies entre notre dieu gaulois et certaines divinités indiennes sont beaucoup plus frappantes. Le n° 14 de la planche II, t. I de l'Atlas du Creuzer-Guigniaut (1) en est une saisissante démonstration.



— « Une divinité tricéphale, les jambes croisées, représentant suivant Creuzer *Brahmâ l'ancien* avec sa longue barbe, *Vichnou* et *Siva*, tient d'une main, la main droite, une sorte de chapelet ou de collier, de l'autre un petit pot semblable à celui que porte dans la même main le Jupiter gaulois. — On sait que le Bouddha se présente encore aujourd'hui à l'adoration des fidèles dans la même attitude. Plusieurs de ces idoles portent le *swastika* ou croix gammée en pleine poitrine (2). — Constatons le fait, sans en tirer d'ailleurs aucune in-

(1) Creuzer-Guigniaut, Atlas, t. I, pl. II, n° 14.

(2) Plusieurs de ces Bouddha ont figuré à l'exposition orientale du Palais de l'Industrie en 1873. Ils faisaient partie de la riche collection Cernuschi. Ces Bouddha modernes ne sont que la reproduction d'un type probablement antérieur à l'ère chrétienne.

duction prématurée (1). En tout cas il est permis d'affirmer que l'attitude accroupie est une attitude *hiératique* particulière à l'Orient. Les artistes gaulois qui ont sculpté les autels de Reims et de Saintes avaient eu certainement sous les yeux des représentations semblables. D'où venaient ces représentations, nous l'ignorons. Le culte public de Rome et d'Athènes n'en offrait aucun exemple. Nous ne pouvons rien affirmer de plus. Il est au contraire très probable que ces représentations venaient d'Asie. Cette attitude est trop particulière pour qu'on l'attribue à l'imagination d'un artiste gaulois livré à lui-même en dehors de tout modèle (2).

Les Cornes.

Votre éminent confrère M. le baron de Witte vous dira qu'il est permis de voir dans l'attribut des cornes porté par les dieux gaulois un souvenir ou une tradition orientale (3). Les exemples les plus nombreux de l'usage de ce symbole se retrouvent en Orient. Le dieu Belus est, sur les cylindres (4), représenté avec des cornes sur la tête. Ces cornes, les rois d'Orient s'honoraient d'en orner leur tiare. Séleucus Nicator, à l'exemple des anciens monarques, s'était fait représenter sur ses monnaies avec un casque décoré de cornes et d'oreilles de taureau (5).

Nous sommes en présence d'un symbole oriental, signe de la puissance ou de la royauté, βασιλείας παράσημον, selon l'expression d'Eusèbe, symbole qui semble avoir conservé en Gaule une valeur hiératique bien supérieure à celle que lui reconnaissaient les Grecs et les Romains. Non seulement les dieux gaulois dont la tête est ornée de cornes sont relativement nombreux,

(1) Il serait dangereux de tirer de ces faits la conclusion qu'une communication directe quelconque a existé entre l'Inde et la Gaule. Le fait que nous signalons n'a point cette portée. Nous croyons devoir prémunir contre toute exagération de notre pensée à cet égard.

(2) On pourrait aussi conjecturer que cette attitude était de tradition dans certains mystères dont l'usage aurait pu pénétrer jusqu'en Gaule.

(3) De Witte, *Revue archéol.*, 1852, p. 561 et sq.

(4) Félix Lajard, *Culte de Mithra*, pl. XXIX, 2; XXXII, 8.

(5) *Monum. inédits de l'inst. arch. de Rome*, t. III, pl. XXXV, n° 24. On sait que Séleucus Nicator régnait dans la dernière moitié du iv^e siècle av. J.-C. Les Gaulois ou Galates avaient déjà à cette époque de nombreux rapports avec l'Asie Mineure.

mais les chefs gaulois de la Narbonnaise, sous Auguste, portaient encore en signe d'autorité des casques à cornes (1).

Les seuls dieux du panthéon hellénique ayant parfois des cornes sont Διώνυσος et les divinités secondaires qui lui font cortège, comme Pan (2) et les satyres. L'atlas Creuzer offre plusieurs exemples de ce Bacchus cornu : pl. CXXVI, fig. 463, Dionysos se montre sous la forme d'un taureau à face humaine (3). Même représentation, fig. 464 bis, sur une monnaie portant au revers la figure de Proserpine avec le serpent. Pl. CXXVII, fig. 463 a, figure analogue aux deux précédentes, mais représentée seulement à mi-corps. Pl. CXXVIII, fig. 462, Dionysos, avec de petites cornes au front, est assis près de Déméter (4); figure 462 a, même planche, buste de Bacchus cornu (5).

Ce Dionysos n'est point le jeune et brillant fils de Jupiter et de Sémélé, un *dieu nouveau*. Il appartient à une mythologie plus ancienne. C'est un dieu infernal, le Bacchus des mystères d'origine orientale :

Te videt insons Cerberus aureo
Cornu decorum (6).

Aux cornes de taureau sont quelquefois substituées des cornes de bélier (7).

L'idée de l'attribut des cornes donné à une grande divinité semble, comme *l'attitude accroupie*, puisée à des sources asiatiques. L'art des Hellènes aurait répugné à représenter une des grandes divinités de l'Olympe homérique, le Jupiter d'Olympie, l'Apollon de Délos ou de Delphes, avec des cornes. La conception d'un dieu de haut rang aux jambes croisées et *cornu* n'a point une origine hellénique.

Le Torques.

Le *torques*, chacun le sait, était en Gaule le signe et la récom-

(1) Diodore de Sicile, V, 30, parle très expressément de ce détail du costume militaire gaulois. Un monument bien connu, l'arc d'Orange, rend témoignage de la véracité de l'historien grec. On peut voir au musée de Saint-Germain (salle B) un moulage de ces bas-reliefs. Il serait peut-être permis de considérer ces casques à cornes comme une importation des Tectosages après leurs expéditions d'Asie.

(2) Pan, dans le principe, était une grande divinité pélasgique d'origine orientale. Elle était descendue chez les Hellènes au dernier rang.

(3) On voudra bien se rappeler que divers animaux à face humaine sont représentés sur des monnaies gauloises.

(4) Déméter a le modius sur la tête et porte dans la main la corne d'abondance.

(5) Bacchus du Vatican.

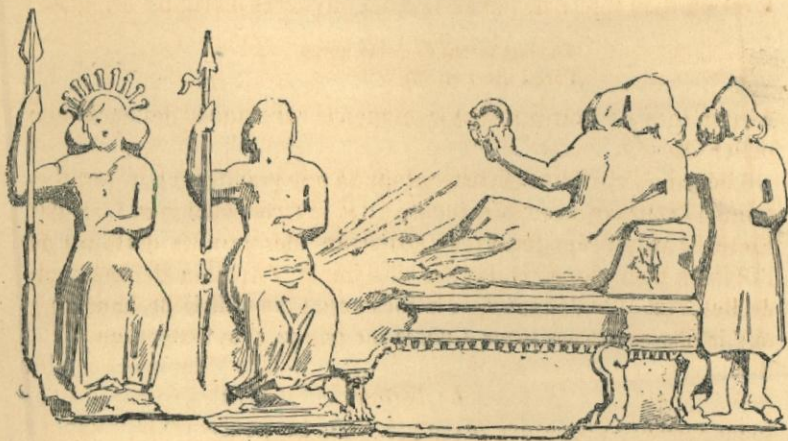
(6) Horace, *ode à Bacchus*, liv. II, ode 19, v. 29.

(7) Maffei, *M. seum Veronense*, pl. CCXXII, 6.

pense de la valeur (1). On ne peut s'étonner de le rencontrer comme attribut d'une grande divinité gauloise. Mais pourquoi le *torques* paraît-il être, en Gaule, plus particulièrement l'attribut des divinités cornues et des divinités à attitude bouddhique? Cernunnos sur l'autel de Paris, comme le dieu de Reims et le dieu d'Autun, comme le dieu de la monnaie du Beuvray, est orné du *torques*, suspendu à chacune de ses cornes (2). Aucune de ces divinités ne saurait être identifiée à Mars. Le *torques* a donc ici une autre valeur.

La mythologie grecque et romaine ne nous donne aucun éclaircissement à cet égard. Ni les dieux, ni les rois, ni les magistrats n'y connaissent l'emblème du *torques* ou du collier. En Grèce et à Rome le *collier* n'est le signe ni de la valeur ni de la puissance (3).

Si nous tournons nos regards du côté de l'Asie, la question change d'aspect. Il suffit de jeter les yeux sur les bas-reliefs des palais éle-



vés en Perse par les Achéménides, et bien plus tard encore par les Sassanides, pour acquérir la conviction que l'anneau, le collier, le *torques* jouait un rôle important dans les cérémonies publiques politiques et religieuses.

Ouvrez l'atlas de Flandin et Coste, *Voyage en Perse* (4), vous trou-

(1) Polybe, II, 29-31.

(2) Voir le bas-relief déposé au musée Cluny ou le moulage au Musée des antiquités nationales à Saint-Germain (salle XIX).

(3) Nous devons rappeler cependant que les personnages de haut rang portaient (quelquefois) le *torques*, en Étrurie.

(4) Flandin et Coste, *Voyage en Perse*, particulièrement pl. CCXXIV, à laquelle est empruntée la figure ci-jointe.

verez l'anneau grand et petit dans la main des personnages les plus divers. Je citerai particulièrement un personnage sculpté sur la face C du chapiteau dessiné pl. XVII (*bis*), un second personnage analogue sur un autre chapiteau, face A, pl. XXVII (*bis*).

Planche XLIV, deux rois saisissent chacun de la main droite étendue un même anneau; probablement l'anneau du serment. — Même représentation, pl. CLXXXII. — Enfin, pl. CCXXIV, une femme, reine ou déesse, couchée à l'orientale sur une sorte de sofa, tient de la main droite un grand anneau ouvert ayant le plus grand rapport avec un *torques*.

Nous soumettons ces observations aux orientalistes. Il y a, croyons-nous, de ce côté des recherches à faire, qui ne sont point de notre compétence et sur lesquelles nous attirons l'attention des érudits.

La Triade et les Tricéphales.

Nous ne devons chercher ni en Grèce, ni à Rome (nous sommes obligé de répéter cette observation comme un refrain monotone), l'idée mère de la triade (1). Cette idée est étrangère aux conceptions des Hellènes et des Latins. Comme les autres symboles et emblèmes dont nous venons de parler, l'idée de la triade a une origine orientale ou pélasgique : en Grèce nous la retrouvons uniquement dans les mystères.

Les *triades* helléniques ou latines appartenant à la mythologie et à l'art classique, les *trois Grâces* et quelques autres groupements ternaires de divinités secondaires, doivent être rangés au nombre des légendes poétiques. Elles ne font point partie de ce que l'on peut appeler la tradition mystique. « *Dieux nouveaux*, auraient pu leur dire les Euménides avec plus de droit encore qu'à Apollon et à Artémis, *ne vous comparez pas à d'antiques déesses* (2). » Les véritables *triades* il faut les chercher dans les plus anciennes cosmogonies, dont Hésiode est en Grèce à peu près le seul et dernier représentant. On compte, au moins, sept triades dans la Théogonie (3).

(1) Dom Martin, dont on ne fait peut-être pas assez de cas, était arrivé au même résultat dans ses recherches sur la religion des Gaulois : « Je crois, dit-il, qu'on voit à présent jusqu'où il faut pousser pour trouver la véritable religion des Gaulois. Il faut passer tout ce qui s'appelle grec et romain et aller fouiller dans l'antiquité la plus reculée. » Dom Martin, t. I, p. 9.

(2) Eschyle, *Eumén.*, vers 9 et 19.

(3) M. d'Arbois de Jubainville, qui nous les a signalées, ajoute que la mythologie irlandaise présente également de nombreux exemples de triades.

Mais aux beaux temps de la Grèce le souvenir de ces groupements ternaires dont Hésiode fait encore mention par tradition était à peu près complètement effacé. Il ne s'était maintenu que dans le culte des mystères, où, nous avons de graves raisons de le croire, les triades avaient au contraire conservé toute leur importance. En Italie le groupement ternaire des vieilles divinités se montre uniquement dans quelques anciennes formules de prières (1).

Tous ceux qui se sont occupés des religions de l'antiquité connaissent la triade des grands dieux cabiriques *Axieros*, *Axiokersa* et *Axiokersos* (2), honorés sous divers noms (3) sur tant de points de la Grèce et des Îles. On sait que le culte des Cabires était tout oriental. Nous retrouvons en effet la *triade* dans toutes les vieilles religions de l'Orient, en Égypte (4), en Chaldée (5), en Perse (6). Nous retrouvons la *Trimourti* dans l'Inde (7).

Cette manière de concevoir les différentes énergies de la puissance divine a, de plus, été constatée, suivant la remarque de M. Alf. Maury, chez presque tous les peuples européens d'origine aryenne, en particulier chez les Irlandais, chez les Scandinaves et chez les Germains. Les Etrusques avaient également leur triade. Il est difficile de ne pas voir là une idée puisée au berceau commun de toutes ces races.

Les tricéphales, modification abrégée des triades, ont le même caractère oriental (8). M. le baron de Witte, qu'il faut toujours citer quand il s'agit de mythologie, a mis en lumière cette vérité dans un beau mémoire sur le mythe de Géryon (9). Je n'insisterai pas.

(1) M. Michel Bréal, en dehors de la triade du Quirinal où Jupiter, suivant Varro, n'était point honoré séparément de Junon et de Minerve (Varro, *De ling. latina*, V, 158), triade qui se retrouvait au Capitole comme l'indiquent les plus anciennes formules de serment (Tit. Liv., VI, 16), nous signale ce fait curieux que sur les *Tables eugubines* le dieu Poimonus est toujours invoqué avec les déesses Vesona et Tursa, et le dieu Cerfus Mortius toujours associé aux déesses Prestita et Tursa. Voilà de vieux mythes qui se rapprochent singulièrement de nos triades, et cela chez une population ombrienne, apparentée aux Gaulois.

(2) Cf. Maury, *Religion de la Grèce antique*, t. I, p. 453 ; Creuzer-Guigniaut, t. II, p. 293, 300-313, et note 2 du livre V, sect. 1.

(3) L'assimilation des divinités helléniques avec les divinités cabiriques a beaucoup varié suivant les localités.

(4) Maspero, *Hist. ancienne*, p. 28-150.

(5) F. Lenormant, *Manuel d'hist. anc.*, p. 518.

(6) Lajard, *Culte de Mithra*, p. 43.

(7) Creuzer-Guigniaut, t. I, p. 150 et sq., pl. II, fig. 14.

(8) La triade brahmanique en particulier est tricéphalique. Cf. Creuzer-Guigniaut, *l. c.*

(9) De Witte, *Instit. arch. de Rome, sect. fr.*, 1337.

Le seul exemple d'une divinité tricéphale en Grèce est l'Hermès, Ἑρμῆς τρικέφαλος dont parlent Lycophron et Harpocraton, monument que *Proclide*, amant d'Hipparque, avait élevé près d'Athènes sur la route de Vesta (1). Il ne semble pas que, dans la suite, l'art grec ait conservé ce type autrement qu'à titre de grande exception.

En Gaule, au contraire, dès que l'art s'empare de la mythologie, les *triades* et les *tricéphales* jouissent d'une grande faveur. De nombreux monuments en témoignent. Nous ne sommes pas en mesure de donner une liste, même approximative, des autels où figurent trois divinités associées, dieux ou déesses (2), autels dont un petit nombre seulement ont pu, jusqu'ici, être réunis par nos soins au musée de Saint-Germain; mais nous croyons connaître les principaux *tricéphales* découverts en France. Nous les avons fait mouler ou photographier presque tous (3) :

Ces monuments sont au nombre de *quinze*. Nous devons rappeler d'abord :

N° 1. — La statuette d'Autun, sur laquelle nous n'avons pas à revenir (4). (Pl. IV.)

Puis :

N° 2. — Dans la même contrée, *pays éduen*, l'autel découvert au faubourg Saint-Jacques à Beaune, où le dieu tricéphale fait partie lui-même d'une *triade* (5).

N° 3. — Toujours dans la même contrée, toujours chez les Eduens, l'autel de Dennevy conservé au musée d'Autun (pl. V) (6). Le tricéphale forme également ici un des éléments d'une triade.

Du pays éduen nous passons dans l'Ile-de-France, chez les *Parisii*.

N° 4. — Tricéphale découvert à Paris dans le libage des bâtiments du nouvel Hôtel-Dieu, en 1871, et signalé à l'Académie des inscriptions par M. Adrien de Longpérier. Ce tricéphale a pour symbole une tête de bélier (7).

(1) Harpocrat., *Hist. Græc. fragm.*, édit Didot, t. I, p. 396. L'Hipparque dont il est question ici paraît être le fils de Pisistrate, ce qui ferait remonter l'exécution de cette statue au sixième siècle avant notre ère. (Observation de M. d'Arbois de Jubainville.)

(2) Ce sont, le plus souvent, des déesses.

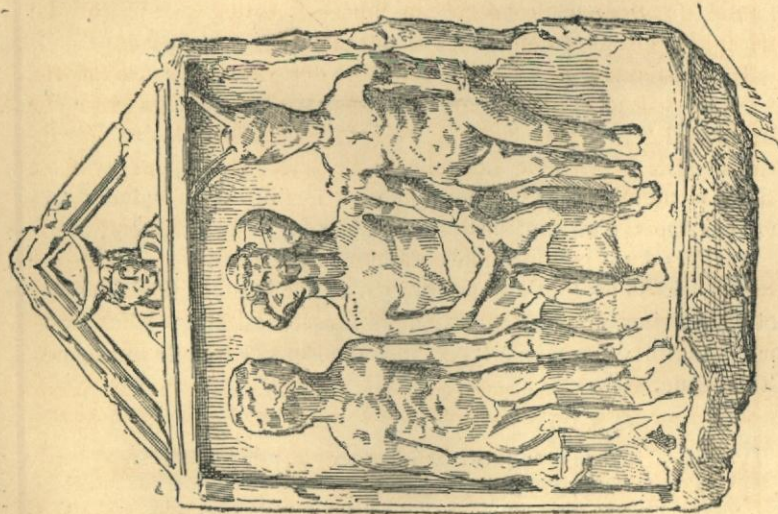
(3) Voir au Musée des antiquités nationales, salle XIX, la série des tricéphales.

(4) On se rappelle que la tricéphalie consiste ici en deux petites têtes accolées à la tête principale.

(5) Le moulage de cet autel existe, salle XIX, au musée de Saint-Germain.

(6) Voir le moulage, même musée, même salle.

(7) L'original est au musée Carnavalet, à Paris. Un moulage existe au musée de Saint-Germain, salle XIX.



Antel de Beane.



Tricéphale du musée Carnavalet.

N° 5. — Le cinquième tricéphale nous conduit chez les *Bellovaci*, chez lesquels nous rencontrons la borne-autel de la Malmaison (Aisne). Deux divinités placées au-dessous du tricéphale, dans un cartouche, forment avec ce dernier, comme dans les précédents, une triade (1).



Mais la contrée jusqu'à présent la plus fertile en tricéphales est le pays *rémois*, d'où sont sorties huit stèles ayant ce caractère, avec des variétés dont quelques-unes ont leur importance.

Six de ces stèles font aujourd'hui partie de la collection Duquenelle, de Reims (2) ; une appartient au musée de Reims. Elles sont toutes, sauf une, de même type. Nous ignorons ce que la huitième est devenue.

(1) L'original appartient au musée de Saint-Germain, même salle XIX.

(2) Cinq des monuments appartenant à M. Duquenelle ont été, avec son autorisation, moulés pour la série du Musée des antiquités nationales, salle XIX. Ces moulages portent les numéros 24,417, 24,418, 24,419, 24,420, 24,421.

N° 6. — Stèle en forme d'autel, découverte à Reims (1).

Sur la face principale, trois têtes sont accolées, dont une de face et deux de profil, en sorte que le tricéphale a trois nez et trois bouches, mais seulement deux yeux. Barbe et moustaches très prononcées.



Sur la face droite de la stèle, c'est-à-dire à la gauche du spectateur, est une quatrième tête également barbue, avec moustaches. Sur la face gauche, un couteau à sacrifice.

Sur la partie supérieure de la stèle se voient une *tête de béliet* encore reconnaissable quoique mutilée, et une autre figure dans laquelle M. Maxe-Werly croit reconnaître un oiseau (2).

N° 7. — Stèle découverte à Reims près l'usine de M^{re} Houzeau-Muiron (3).

Les trois têtes sont sensiblement semblables aux précédentes, mais *laurées*. Elles ont barbe et moustaches. Sur le dessus de la stèle, *tête de béliet* très reconnaissable.

N° 8. — Stèle découverte à Reims (4).

Ressemble à la précédente; les têtes y sont également *laurées*. Sur le dessus est une sculpture indéterminable (5).

N° 9. — Stèle découverte à Reims (6).

(1) M. Duquenelle, moulage n° 24,421 du musée de Saint-Germain.

(2) Cf. Maxe-Werly, *Numismatique rémoise*, Paris, 1862.

(3) Coll. Duquenelle, n° 24,419 du musée de Saint-Germain, salle XIX.

(4) Coll. Duquenelle, n° 24,418 du musée de Saint-Germain.

(5) Cf. Maxe-Werly, *Numismatique rémoise*, pl. IX.

(6) Coll. Duquenelle, n° 24,420 du musée de Saint-Germain, même salle XIX.

Analogue aux numéros 6, 7 et 8, mais très mutilée; les têtes paraissent avoir été laurées.

N° 10. — Stèle découverte à Reims (1).

Analogue à la précédente.

N° 11. — Stèle découverte à Reims (2).

Analogue aux précédentes, mais plus grossière. Sur le dessus, tête de béliet et une autre figure indéterminable.

N° 12. — Stèle découverte à Reims près l'arc de triomphe de la porte de Mars (3).

Analogue aux précédentes. Trois têtes barbues sur la face principale. Sur chacune des faces latérales, profil informe dont la tête est ceinte d'une couronne de feuillage. Sur le dessus, vestiges d'une tête de béliet et d'un corps d'oiseau.

N° 13. — Ce monument se distingue des précédents. Ce n'est plus



(1) Coll. Lucas, aujourd'hui coll. Duquenelle. Cf. Maxe-Werly, *Numismatique rémoise*, pl. XI. Le musée de Saint-Germain n'en possède pas le moulage.

(2) Coll. Lucas, aujourd'hui au musée de Reims. Cf. Maxe-Werly, *l. c.* Le moulage manque à la collect. du musée de Saint-Germain.

(3) Cette stèle n'a été ni moulée, ni dessinée. Cf. Maxe-Werly, *Numismat. rémoise*, p. 17.

une stèle en forme d'autel, mais une colonne. Il a été, comme les sept précédents, découvert à Reims (1).

Sur cette colonne les trois têtes sont seulement juxtaposées et distinctes. Le style en est beaucoup plus soigné. Barbe et moustaches ; cheveux bouclés sous une coiffure, aujourd'hui trop mutilée pour que la forme en puisse être reconnaissable.

N° 14. — Tête à trois faces, d'un style grossier, découverte à Nîmes, actuellement au musée de Lyon (2).

N° 15. — Nous n'hésitons pas, enfin, à ajouter à cette liste un quinzième monument d'un tout autre genre : le *petit bronze des Remi* qui, avec la légende **REMO** sur les deux faces, porte d'un côté trois têtes accolées. Nous y voyons avec M. Hucher un tricéphale.



Le caractère tricéphalique de la statuette d'Autun à *attitude bouddhique*, la présence de divinités tricéphales sur deux de nos autels à *trois* personnages, indiquent suffisamment les corrélations intimes existant entre les *tricéphales* et les *triades*. Ces monuments se complètent mutuellement. La *tête de bélier* (3), attribut ordinaire des tricéphales, les relie encore plus intimement à la légende de notre dieu. L'étude des tricéphales était une annexe nécessaire à l'étude des dieux de l'autel de Saintes.

Continuons l'étude des symboles.

La Bourse.

L'objet que nous désignons sous le nom de bourse, mais qui est plutôt un *sac* ou une *outre*, est le symbole d'un dieu *dispensateur des richesses*. Il est l'équivalent de la corne d'abondance que portent quelquefois Mercure et Pluton. La bourse du Mercure classique lui-même, qui le plus souvent affecte la forme d'une outre, semble avoir eu, dans le principe, une autre valeur que celle qui en fait simplement la représentation du commerce.

(1) Coll. Duquenelle. Mou'age au musée de Saint-Germain, n° 24,417.

(2) Cataloguée au musée de Lyon sous le n° 875.

(3) Le tricéphale du musée Carnavalet tient à la main une tête de bélier.

Le vieux Mercure, le Mercure cabirique Ἑρμῆς, fils de Coelus et de Dia, au rapport de Cicéron (1), l'amant de Proserpine, représentait, selon Porphyre, la force génératrice au physique et au moral. L'outre convient très bien à cet antique dieu pélasgique. L'idée mère appartient à la mythologie la plus ancienne (2).

Le Dragon à tête de bélier.

Le dragon à tête de bélier ne figure pas seulement sur l'originale statuette d'Autun (v. pl. IV), nous le retrouvons sur une statue du musée d'Epinal dont le moulage est à Saint-Germain (v. ci-contre);

Sur les faces latérales du Mercure barbu de Beauvais (voir ci-contre);

Et sur un intéressant bas-relief inédit de Montluçon (3) (voir ci-contre).

Ce n'est donc point un symbole indifférent. Le dragon de la Cérès d'Epinal, du Mercure de Beauvais et de la divinité de Montluçon est certainement l'animal symbolique de la statuette d'Autun.

La déesse d'Epinal est même très probablement un des personnages de la triade de Saintes. On nous permettra d'insister sur ce point. — La déesse est assise. Malheureusement la tête manque. Deux longues boucles de cheveux tombant en avant sur les épaules sont tout ce qui en reste. Sur les genoux de la déesse, vêtue d'une robe talaire, repose une corbeille remplie jusqu'au bord de menus fruits. Un monstre, espèce de dragon à *tête de bélier* dont le corps écailleux se dissimule, en partie, sous les plis du corsage, s'allonge comme endormi sur le dessus de la corbeille.

Une corne d'abondance accompagne le bras droit de la déesse. La main tient une grenade. Le catalogue du musée d'Epinal désigne cette statue sous le nom de Cérès. Au cou est un collier ressemblant beaucoup à un *torques*.

Le dragon des deux autres monuments est aussi nettement caractérisé. Nous sommes persuadé qu'on nous en signalera d'autres semblables. Le *dragon à tête de bélier* peut donc être à bon droit

(1) Cicér., *De natura deorum*, III, 22.

(2) Alfred Maury, *Relig. de la Grèce antique*, t. I, p. 204.

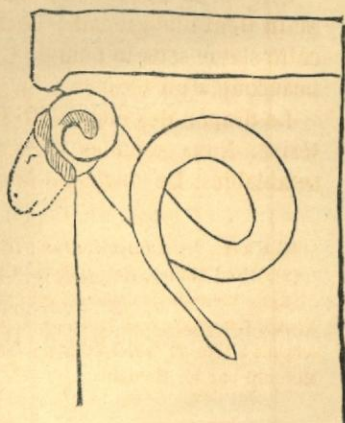
(3) Ce monument nous a été signalé par M. Soulier, juge de paix à Montluçon. Nous lui en exprimons ici toute notre gratitude. — Il nous paraît démontré que le serpent à tête de bélier était un des attributs de la divinité gauloise identifiée à Mercure par les Romains.



Statue d'Epinal.



Autel de Montluçon.



Autel de Beauvais.

considéré comme un des éléments constitutifs du mythe dont nous poursuivons la reconstitution et cherchons le sens primitif. Les têtes de bélier de nos tricéphales jouent, sans doute aucun, sur les stèles de Reims le rôle que le dragon joue sur les autres monuments. Pausanias (*Corinth.*, III, 3) nous apprend que dans les mystères de la Mère des dieux le bélier était associé à *Hermes*. Cette association



Autel de Montluçon.

cachait, ce semble, une légende qu'il n'était pas permis de révéler. Je connais bien le sens de ce mythe, dit Pausanias, mais je n'en dirai rien : τὸν δὲ ἐν τελετῇ μητρὸς ἐπὶ Ἑρμῇ λεγομένον καὶ τῷ κριῷ λόγον ἐπιστάμενος, οὐ λέγω. Nous aurons à revenir sur ce fait dans la dernière partie de notre mémoire. Quant à présent nous nous bornerons

à ces rapprochements pour ne point entrer dans le domaine des hypothèses hasardées. Il appartiendra à M. le baron de Witte et à M. Alfred Maury de vous dire s'il existe en dehors de la Gaule des exemples de ce dragon à tête de bélier. Un seul fait analogue se présente à notre mémoire. Sur un bas-relief dessiné dans Creuzer-Guignaut, pl. XCV, bas-relief romain d'interprétation obscure, se voit un serpent à tête de bélier *sans cornes*, qui se dresse derrière un personnage féminin portant la corne d'abondance. Ce bas-relief, dont Winckelmann s'est occupé, est un bas-relief scénique.

Mais le rôle du serpent ou dragon, marin ou non, a été si multiple dans les religions de l'antiquité que l'espoir est permis de retrouver l'origine de ce détail de notre mythe. Le serpent figurait dans certaines cérémonies des mystères (1).

Le Swastika.

Nous ne dirons rien aujourd'hui du swastika, qui, si l'Académie le veut bien, fera l'objet d'une communication spéciale. Nous nous



contenterons de mettre sous les yeux de l'illustre compagnie un petit autel choisi entre une vingtaine de nous connus, où le caractère

(1) Nous voyons le serpent ou dragon jouant un rôle dans l'autre de Trophonius; associé aux Cabires; en rapport avec les mystères des Grandes déesses. La figure du serpent se retrouve également dans les Védas. Cf. A. Maury, *Relig. de la Grèce antique*, t. I, p. 130 et 213, t. II, p. 487, t. III, p. 103 et 320 (note).

hiératique de ce signe nous semble d'une évidence incontestable. Ce symbole ne paraît pas, d'ailleurs, faire partie intégrante du mythe au même titre que les précédents. Il ne figure que sur les seules statues de Velaux, et nous pouvons le négliger ici.

Passons aux *triades*.

V

L'étude des attributs divers du grand dieu de l'autel de Saintes nous a conduit à des rapprochements qui, fortuitement ou non, le mettent en rapport avec *les Cabires, Pluton, Dionysos, Mercure, Déméter, Perséphoné et Artémis*.

Abordons l'étude des personnages que les autels nous montrent associés au dieu principal et formant *triade* avec lui.

Un fait frappe d'abord, fait attesté par l'autel de Saintes lui-même : *les personnages des triades gauloises ne sont pas fixes*. Sur l'une des faces de l'autel le dieu a pour acolytes deux déesses, très probablement la mère et la fille ; sur l'autre face, une déesse seulement et un dieu ou héros nu, portant la massue. Le dieu principal qui, sur certains monuments, se montre à nous à l'état de *tricéphale*, varie également d'aspect suivant les localités.

L'autel de Reims, le plus voisin de celui de Saintes comme ensemble, offre un nouveau groupement de personnages. Les acolytes du dieu, très nettement déterminés ici, sont : à droite, Apollon, l'Apollon classique ; à gauche, Mercure, un vrai Mercure homérique (voir pl. III).

Les autels de Beaune et de Dennevy présentent de nouvelles variantes de la *triade*. Il suffit de jeter un coup d'œil sur ces autels pour le reconnaître (voir pl. V, l'autel de Dennevy, et p. 23 et 37 le bois représentant l'autel de Beaune).

Cette divergence dans l'économie de la composition religieuse des groupes déconcerte d'abord quelque peu et fait craindre que l'on soit en présence de fantaisies artistiques sans lien commun entre elles. On aurait tort de s'arrêter à cette pensée décourageante. « Il faut s'attendre à ce que dans la mythologie *celtique* la ligne de démarcation qui sépare chaque divinité, chaque dieu de son voisin, soit beaucoup moins nette que dans les mythologies grecque et latine, où la culture des arts et le sentiment approfondi des nuances a fait attribuer à chaque nom divin un type nettement défini que ni

l'Inde ancienne, ni le monde *pélasgique*, ni la *race celtique* ne pouvaient et n'ont possédé avec la même précision. La *race celtique*, l'Inde ancienne et les Pélasges ne concevaient pas la pluralité des dieux de la même manière que les Grecs et les Romains de l'époque classique. »

Ces réflexions, qui sont de M. d'Arbois de Jubainville, me paraissent très justes.

Les transformations subies en Grèce par la *triade cabirique* le prouvent surabondamment pour le monde pélasgique (1).

Que deviennent en effet, chez les Hellènes, les divinités primitives de la *triade* : *Axieros*, *Axiokersos* et *Axiokersa*, y compris *Casmiros* qui leur fut adjoint de très bonne heure ? Nous les trouvons assimilées aux personnages divins les plus divers, suivant les circonstances et suivant les lieux :

AXIEROS se montre à nous sous les formes *helléniques* de : Déméter, Athéné, Aphrodite, Héré et Dia.

AXIOKERSA, sous celles de Coré ou Perséphoné, Hagna et Hécaté.

AXIOKERSOS, sous celles de Héphaistos, Apollon-Carneios, Hélios, Hadès, Zeus et Pan-Phaos (2); tandis que CASMIROS devient tour à tour Hermès, Dionysos, Eros, et Pothos, divinités analogues mais dont aucune ne répondait parfaitement au caractère plus vague et plus compréhensif des grandes divinités qu'elles étaient appelées à représenter.

Qui croirait au premier abord que ces divinités helléniques de noms si variés se résument toutes, au fond, dans l'une ou l'autre des quatre grandes divinités cabiriques ? On ne peut en douter cependant. L'étude des textes et des monuments le démontre.

Voyons si sous l'apparente variété des triades gauloises ne se cache pas aussi le sentiment d'une unité primitive.

Triade de Saintes (3).

Rappelons la disposition des personnages. — *Face antérieure de*

(1) Le célèbre texte d'Hérodote concernant l'origine des dieux hellènes est en parfaite conformité avec les observations que nous présentons ici. Cf. Hérod., liv. II, ch. 50 et 53.

(2) Voir pour plus de détails l'article *Cabires* du *Dictionn. des antiq. grecq. et latines* de MM. Daremberg et Saglio, article rédigé par M. F. Lenormant.

(3) Voir pl. I et II.

l'autel : A droite (gauche du spectateur), le dieu au torques, les jambes croisées. A la gauche du dieu, une déesse assise sur un coussin, avec corne d'abondance sur le bras gauche; dans la main droite, un objet qui peut être un oiseau. (La déesse est de même dimension que le dieu.) A la gauche de la déesse, une petite divinité debout, atteignant à peine dans cette attitude les genoux des deux grandes divinités.

La conjecture la plus naturelle est que la grande et la petite déesse représentent la mère et la fille, groupe qui fait penser immédiatement à Cérès et à Proserpine. Si l'on rapproche de la déesse de Saintes la déesse d'Épinal (1), on n'aura guère de doute à ce égard et nous y verrons une Déméter (2) accompagnée de *Coré*, ou, pour donner au groupe le nom des personnages cabiriques, *Axieros* et *Axiokersa*. Le dieu à attitude bouddhique serait Axiokersos et nous nous trouverions en présence de la triade primitive dans toute sa pureté.

Face postérieure. Que la face postérieure représente un épisode du même mythe, vous en êtes, comme moi, convaincus. Or, si nous ne nous sommes pas trompés, si le dieu des autels de Saintes et de Reims est bien un *tricéphale* (3), comme semble le prouver la statuette d'Autun, la mythologie nous fournit une explication naturelle des trois divinités parmi lesquelles figure Hercule. Un dieu *tricéphale* est mentionné à l'occasion de la Gaule et mis dans la légende en rapport avec Hercule. Vous avez nommé le *triple Géryon*. — Mais le *triple Géryon*, que paraît-il être? Géryon n'est qu'une épithète de *Hadès*, une des formes que revêt le Cabire *Axiokersos*. Ce n'est pas moi qui vous le dis : c'est M. le baron de Witte (4). Je ne propose donc pas cette identification pour le besoin de la cause. — Géryon est d'ailleurs une des vieilles divinités de la Théogonie (5).

Les têtes de bœufs sculptées qui ornent les bases sur lesquelles

(1) Nous avons vu que la présence du dragon à tête de bélier reposant sur ses genoux range cette déesse au nombre des divinités du mythe dont nous nous occupons. (Voir plus haut, p. 15.)

(2) Le conservateur du musée d'Épinal a justement qualifié de *Cérès* la déesse dont nous venons de parler.

(3) Il faudrait plutôt dire le *tricéphale*.

(4) De Witte, *le Mythe de Géryon* (Inst. archéol. de Rome, sect. franç., 1837, t. I).

(5) Hésiode, *Théog.*, v. 294.

reposent le dieu et le héros sont en parfait accord avec le mythe de Géryon (1).

La triade de Dennevy (pl. V).

Deux *triades* proviennent, comme la petite statuette tricéphalique, du pays éduen. La première, celle de Dennevy, semble d'interprétation facile. — A droite, le *tricéphale* debout et drapé dans le sagum (2). Les têtes sont barbues et les moustaches se distinguent très nettement. Les mains croisées à la hauteur de la ceinture tiennent un objet, aujourd'hui méconnaissable.

A la gauche du tricéphale, une déesse debout, drapée et portant la robe talaire, un sein, le sein droit, à découvert. La main gauche pend négligemment appuyée sur un pli du vêtement. Le bras droit nu et collé au corps s'allonge pour prendre un gâteau ou un fruit déposé sur un autel. La déesse porte diadème.

Le dernier personnage (3), debout comme les autres, imberbe, à longue chevelure, est nu jusqu'à la ceinture. Une draperie attachée aux reins descend jusqu'aux genoux. Les jambes sont chaussées du brodequin. Dans la main gauche, une corne d'abondance; la droite, allongée comme celle de la déesse, présente à un serpent, qui lève la tête pour le saisir, une sorte de gâteau plat.

Je ne puis m'empêcher de voir dans ces trois personnes divines *Hadès-Pluton, Proserpine et Mercure* : une combinaison nouvelle mais non inconnue de la triade cabirique. — Nous ne sortons pas du même cycle religieux, nous restons plongés dans le monde des mystères.

L'autel de Beaune affecte un caractère si particulier que je crois devoir faire passer avant lui, pour conserver un ordre logique, le *tricéphale* de la Malmaison (Aisne).

Triade de la Malmaison.

La triade, ici, est tout autrement groupée.

Au-dessous d'une énorme tête de *tricéphale* très grossièrement

(1) On pourrait voir dans les proportions des têtes de bœuf, deux pour Géryon, une pour Hercule, le signe de la suprématie du dieu vainqueur sur le héros vaincu.

(2) On voit très bien la fibule qui attache le vêtement sur l'épaule droite.

(3) A la gauche de la déesse.

représentée, deux petites divinités assises, une femme et un homme nus, ce semble, sont sculptés sur le fond d'une sorte de niche creusée dans la masse du piédestal.



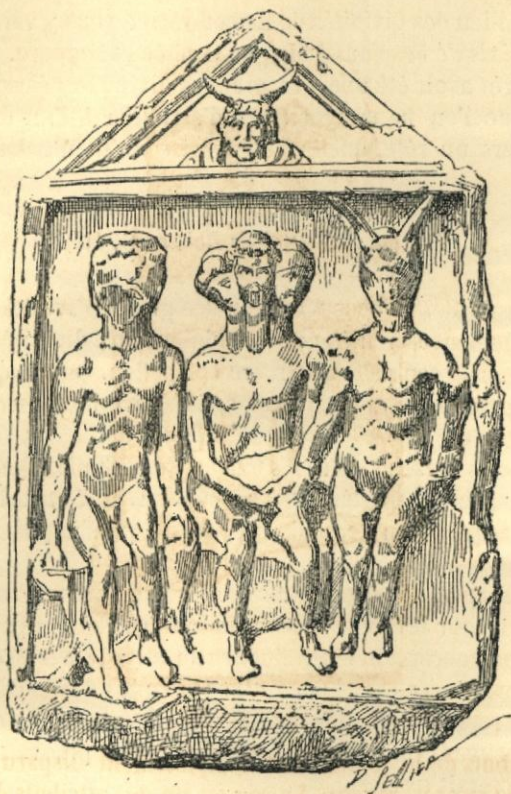
Les attributs de la femme ont complètement disparu. L'homme tient un coq sur ses genoux. Le coq est un des attributs de Mercure.

Tout porte donc à croire que la *triade* de la Malmaison reproduit, avec variantes, les mêmes personnages que celle de Dennevy.

La Triade de Beaune.

La *triade* de Beaune est la seule qui nous ait, d'abord, quelque peu troublé. On la prendrait, au premier coup d'œil, pour une caricature des précédentes. Son état de mutilation en rend, de plus, l'étude difficile. Au fond d'un autel à fronton orné d'une tête d'*Artemis*, trois personnages sont assis, complètement nus. Au milieu, un

tricéphale à trois têtes distinctes montées sur des cous d'une longueur démesurée; impossible de dire si les têtes sont barbues ou imberbes.



Sur les genoux de ce *personnage triple* est un grand plat ou corbeille qu'il tient des deux mains.

A la droite du dieu, autre figure mâle, à sexe apparent. La main droite allongée s'appuie sur un objet dont la partie supérieure a seule été conservée et qui peut être le haut d'une lyre. Le bras gauche descend le long du corps et la main semble appuyée sur la tête d'un dauphin.

A la gauche du *tricéphale* se tient un personnage *barbu* et *cornu*. La posture des bras est indéterminable; dans la main gauche, une *corne d'abondance*.

Nous sommes, si je ne me trompe pas sur la nature des at-

tributs de ces divinités, en présence du tricéphale accosté d'*Apollon* et de *Pan*.

Or, Messieurs, veuillez vous rappeler le beau vase *Blacas* (1) si bien interprété par Guigniaut et Panofka, et sur lequel est peint Orphée au milieu des divinités de Samothrace : vous y verrez figurer *Pan aux pieds de bouc* aussi bien qu'Orphée et Mercure.

Pan, après avoir été une des grandes divinités pélasgiques, une de celles que l'on ne craignait pas d'assimiler à l'un des *Cabires*, joua toujours un rôle, quelque secondaire qu'il fût, dans les mystères.

Triade de l'autel de Reims (pl. III).

La triade de Reims nous montre notre grande divinité entre deux dieux absolument assimilés par le sculpteur aux divinités romaines importées par la conquête : Mercure et Apollon. On sait qu'Apollon, sous le surnom de *Carneios*, remplaçait à Andania (2) un des personnages cabiriques.

Les rapports existant entre les triades de la Gaule (3) et les divinités cabiriques des mystères nous semblent, après tous ces rapprochements, acquérir un degré de probabilité qui s'impose à notre attention.

Les divergences ne dépassent pas celles que nous rencontrons chez les Hellènes pour les mêmes assimilations. Quelque supposition que nous fassions concernant l'introduction du culte de la triade en Gaule, nous ne devons certes pas nous attendre à plus d'homogénéité dans le mode de représentation de ces divers personnages. Le cercle dans lequel se meuvent ces transformations est même plus restreint qu'on ne le supposerait *a priori*.

Au-dessous ou à côté du grand dieu *tricéphale* contenant dans sa triplicité les trois personnes divines primordiales, nous n'avons en effet rencontré que Mercure, Apollon, Pan et Hercule (personnages masculins), Déméter et Coré (personnages féminins). Toutes ces di-

(1) Guigniaut, *Mém. de l'Acad. des inscript.*, nouvelle série, t. XXI, 2^e partie, p. 104. — Panofka, *Musée Blacas*, pl. VII, sujet reproduit dans le *Dict. des antiq. grecq. et latin.* de MM. Daremberg et Saglio, p. 766.

(2) Paus., *Messénie*, ch. III.

(3) M. Rigollot, professeur de philosophie au collège de Vendôme, nous signale une autre triade représentée sur un autel conservé à la mairie de Châteauroux et où le dieu cornu figure comme divinité principale. Ce dieu, comme celui de Saintes, a l'attitude bouddhique.

vinités, à l'exception d'Hercule, en rapport avec le *tricéphale*, en tant que *Géryon*, rentrent dans le cycle, même le plus étroit, des mystères.

VI

Quel nom les Gaulois donnaient-ils à ces divinités?

Vous aurez sans doute remarqué, Messieurs, que pas un des vingt monuments dont nous avons eu occasion de parler, sauf l'autel de Notre-Dame de Paris qui n'appartient pas à la série des *triades*, ne porte d'inscription. Le fait s'étend à tous les monuments se rattachant à nos *tricéphales*. Les autels ornés du *swastika* présentent la même singularité. Plusieurs de ces petits autels sont évidemment des *ex-voto*. Le nom du consécrateur y est absent aussi bien que celui du dieu (1).

Nous n'avons donc aucune lumière à attendre de ce côté. Les auteurs anciens, grecs et latins, gardent également sur ce sujet un silence presque général.

Un texte, toutefois, se présente immédiatement à la mémoire, que nous ne pouvons négliger. Chacun se rappelle les beaux vers de Lucain (2) :

Et quibus immitis placatur sanguine diro
Teutatès, horrensque feris altaribus Æsus
Et Taranis Scythicæ non mitior ara Dianæ.

« Cette triade, dit Roget de Belloguet (3), fut le fondement de toute la religion extérieure des Druides. »

Roget de Belloguet, s'il avait eu en main les documents que nous possédons, n'aurait pas manqué certainement de rapprocher de la *triade* du poète les triades des monuments. Dire que la triade Esus, Teutatès, Taranis était le fondement de la religion des Druides est, sans doute, une opinion contestable. Il y aurait bien des réserves à

(1) Il y a là, ce semble, les traces d'un culte en partie secret.

(2) Lucain, *Phars.*, I, 446.

(3) Roget de Belloguet, *Ethnogénie gauloise*, t. III, p. 146. — R. de B. revient sur ce sujet, p. 204 : « Toute la religion extérieure des Druides était fondée sur la triade Taranis, Esus, Teutatès. Les Druides n'eurent pas, dans le principe, d'autres dieux que ces trois représentants de l'ancien être suprême des Indo-Européens. »

faire sous ce rapport. Roget de Belloguet aurait été plus près de la vérité en se contentant d'affirmer d'une manière générale que la triade était de tradition celtique. Le rapprochement entre la triade du poète et celle des monuments ne s'en impose pas moins à l'esprit.

Ce rapprochement est-il légitime?

Rendons-nous d'abord bien compte de l'économie de la *triade*, telle que les plus anciennes religions l'ont conçue, telle que nous la trouvons en Egypte et dans les mystères du culte hellénico-pélasgique.

Le fond de ce mythe si antique à la fois et si étendu, puisque, comme l'a fait remarquer M. Alfred Maury, il se retrouve non seulement en Egypte, en Chaldée, en Perse, dans l'Inde, mais chez les Celtes, les Etrusques, les Scandinaves et les Germains, le fond de ce mythe, dis-je, consiste en la conception d'un *dieu unique en son essence sans être unique en personnes*. « Cedit, dit M. Maspero (1) en parlant de la triade égyptienne (la plus ancienne de toutes, selon toute vraisemblance), est *Père* par cela seul qu'il est, et la puissance de sa nature est telle qu'il engendre éternellement sans jamais s'affaiblir et s'épuiser... Il est à la fois le père, la mère et le fils. Engendrées de Dieu, enfantées de Dieu, sans sortir de Dieu, ces trois personnes sont *Dieu en Dieu*, et, loin de diviser l'unité de la nature divine, concourent toutes trois à son infinie perfection. » On ne saurait mieux dire.

La conception de la *triade pélasgique* est analogue. Une grande déesse principe et mère universelle des dieux et des autres êtres, une *terre-mère*; puis à ses côtés, *deux dieux mâles*, issus d'elle par voie d'émanation ou de génération divine, et prenant dans la religion extérieure la qualité d'amant, d'époux ou de fils de la déesse mère avec laquelle ils engendrent une fille, destinée, dans certaines sectes, par élimination d'un des dieux mâles, à prendre rang elle-même dans la triade; tel est, si je puis dire, le jeu du *mystère pélasgique*.

On comprend à combien de manifestations extérieures diverses ces conceptions primitives durent donner lieu dès que l'art s'en empara (2). Si la représentation du *dieu triple unique en son essence* fut conçue à peu près partout de la même manière, sous la forme d'un *tricéphale à trois têtes semblables*, quand on voulut lui donner un

(1) Maspero, *Hist. anc.*, p. 28.

(2) La déesse mère, par exemple, est tour à tour Cybèle, Déméter, Artémis et Aphrodite.

corps; quand il s'agit de figurer les personnes divines séparément et de leur appliquer des attributs, la diversité devint extrême; la *triade* développée se composa, suivant les contrées et les lieux: d'un dieu et de deux déesses; d'une déesse et de deux dieux; de trois dieux. Puis un des personnages se dédoublant, la *triade*, sans perdre son caractère mystique, se composa *matériellement* de quatre personnes, Axiéros, Axiokersa, Axiokersos et Casmilos.

Nulle part, cependant, l'idée première ne paraît s'être complètement perdue, et le sens de la triade persiste toujours, à peine voilé, tel que VARRON l'interprète: *Cælum æternum et terra mater*, s'unissant pour créer toutes les autres puissances, et en particulier les puissances du monde souterrain. — Le cycle des dieux ternaires, conformément aux exigences du mythe primitif, met, d'ailleurs, uniquement en action les dieux de la lumière céleste Zeus, Apollon, Pan-Phaos, ceux de la lumière et des feux souterrains Hadès-Pluton, Hermès-Mercure, Dionysos et Héphaistos; auxquels viennent se joindre quelquefois des dieux de même caractère, Eros, et les *Anactes* Castor et Pollux; les déesses se résolvent, dans presque tous les cas, en une Déméter, une Proserpine ou une Astarté.

Les triades gauloises, celle de Lucaïn comme celles de nos autels, rentrent-elles dans ces données? Le fait ne me paraît pas douteux.

Qu'est-ce que Teutatès, Esus, Taranis?

Taranis, notre confrère et ami M. Anatole de Barthélemy l'a récemment mis en lumière, *Taranis* est le dieu du tonnerre et de la foudre, le dieu de la lumière céleste, le Jupiter gaulois (1), une des personnes de la triade primitive identifiable à Zeus, Apollon et Pan.

Le caractère de Teutatès passe pour plus obscur. Je crois avec dom Martin (2) et Roget de Belloguet (3) que Teutatès est le Mercure infernal, une sorte de Hadès-Pluton. — Vous reconnaîtrez également en lui une des trois personnes des *triades*. Aucune autre identification n'a d'ailleurs été proposée qui eût quelque vraisemblance.

Esus (4), il est vrai, est moins bien déterminé. Mais si Esus était

(1) *Le dieu Taranis*, par Anatole de Barthélemy; extrait du *Musée archéologique*, 1877. Nous nous séparons de l'auteur en ce que nous ne croyons pas que Taranis soit le *Dis-Pater* de César.

(2) Dom Martin, *Rel. des Gaul.*, t. II, p. 17-18.

(3) Roget de Belloguet, *Ethnogénie gauloise*, t. III, p. 144.

(4) Dom Martin, t. II, p. 68. « Esus n'était pas d'abord le nom d'un dieu particulier. Par ce mot, nos pères entendaient un être au-dessus des sens, qui ne pouvait être enfermé dans l'enceinte des temples. » Cf. Roget de Belloguet, *Ethnogénie*, t. III, p. 127 et *passim*.

la troisième personne de la *triade*, le dieu *un* contenant les autres en son *essence éternelle et immuable*, ce caractère vague et indécis du dieu qui était à l'origine le *dieu sans nom* ne devrait pas nous étonner. Esus sur les autels de Notre-Dame de Paris est en rapport avec le gui. Le dieu est représenté au moment où il va cueillir ou couper la plante sacrée. Roget de Belloguet (1) fait remarquer que le gui est, sous une autre forme, le *soma* des brahmanes, le *hom* des Persans, *la source de tous les biens, de la santé, et même de la vie et de l'immortalité*.

Il n'est point invraisemblable que le gui soit devenu le symbole du dieu qui résumait en lui toutes les énergies divines.

Bien que la triade de Lucain soit formée de trois dieux mâles exclusivement, les inscriptions et les bas-reliefs nous enseignent que deux des personnes divines de la triade avaient leur parèdre féminin. Le nom gaulois de ces déesses nous est connu. Nous ne devons donc pas nous étonner de retrouver ces déesses sur certains autels. L'une est *Ærecura* (2),

TERRÆ MATRI
ÆRECVRAEMA
TRI DEVM MA
GNÆ IDEAE (3)

identifiée par les Romains eux-mêmes, comme ce texte le démontre, à Déméter ou Cybèle. — Il est difficile de méconnaître ici la grande déesse des autels de Saintes et de Dennevry, la Cérès du musée d'Épinal.

L'autre déesse est *Rosmerta*, si souvent associée à Mercure dans les ex-voto des Vosges (4),

DEO MERCVRIO ET ROSMERTAE

dont la figure en pied se voit très bien conservée sur le curieux autel de Paris, aujourd'hui au musée de Saint-Germain (5). *Rosmerta*

(1) Roget de Bellog., *Ethnog. gaul.*, t. III, p. 138.

(2) Voir Anatole de Barthélemy, *Le dieu Taranis*, l. c.

(3) Léon Renier, *Inscript. de l'Algérie*, n° 2579.

(4) Voir le *Catalogue du musée d'Épinal*, et au musée de Saint-Germain, les moulages réunis dans la salle XIX.

(5) Cet autel, à quatre faces, paraît se rattacher au mythe des *triades*. Les personnages sont : Mercure, *Rosmerta*, Apollon et, selon toute vraisemblance, Eros.

diadémée y porte le caducée comme Mercure. Vous y reconnaissez avec moi, j'en ai confiance, la Proserpine de nos triades.

Les noms gaulois des divinités représentées sur l'autel de Saintes et sur les monuments analogues peuvent donc être déterminés avec une probabilité satisfaisante. Ces noms sont ceux d'Esus, Teutatès, Taranis, Rosmerta et Ærecura, assimilables et assimilés à l'époque romaine à Jupiter, Pluton, Apollon, Mercure, Pan, Cérès et Proserpine; peut-être aussi aux Dioscures, à Vulcain et à Éros.

VII

A quelle époque le culte des triades a-t-il été introduit en Gaule ?

En reconnaissant en Gaule, sur des autels d'époque romaine, des triades analogues à celles qui figuraient dans les représentations des grands mystères de Phrygie, de Samothrace et de Lemnos, le premier mouvement est d'attribuer à ces représentations une origine relativement récente en les associant aux bas-reliefs mithriaques et tauroboliques, signe extérieur des cultes *orientaux* dont les provinces romaines furent inondées dans le courant du second siècle de notre ère. L'initiation de nombreux légionnaires à ces divers *mystères* est un fait dont les inscriptions portent l'irrécusable témoignage. Presque tous ceux qui avaient fait campagne en Syrie, en Phrygie ou en Cappadoce adressaient à leur retour des vœux à la *mère* des dieux, **MATRI IDEAE**, ou au soleil invincible, **SOLI INVICTO**, c'est-à-dire à *Mithra*, dont pendant leurs années de service ils avaient reconnu la puissance.

De petits sanctuaires consacrés à ces dieux et déesses s'étaient élevés sur divers points de la Gaule et de la Germanie (1), mais les autels de ces sanctuaires sont tout *asiatiques*. Les bas-reliefs mithriaques des bords du Rhin ne diffèrent guère de ceux de Persépolis. C'est un culte importé de toutes pièces par des initiés, adopté sans modification par les populations de la Germanie et de la Gaule.

Tel n'est point le caractère des autels de Saintes, de Reims, de

(1) Lectoré en *Gaule*, Wiesbaden en *Germanie*, paraissent avoir été des centres religieux de ce genre.

Dennevy et de Beaune. — Un Syrien, un Persan n'eût rien trouvé d'insolite dans les représentations mithriatiques de Wiesbaden ; ils y eussent reconnu le culte de leur pays. Nos autels n'ont point ce caractère nettement tranché. Ils ne sont ni persans, ni syriens, ni helléniques, ni romains, sans être ouvertement gaulois. Si nous y retrouvons des divinités classiques bien connues de nous, un Apollon, un Mercure, une Cérès, l'*attitude bouddhique*, la *tricéphalie*, les *cornes*, le *torques*, le *serpent à tête de bélier*, le *swastika*, sont des symboles dont l'usage et le sens n'étaient familiers ni des Grecs ni des Romains, et qui en Gaule seulement se trouvent réunis sur un même personnage divin.

Il y a plus : quelques-uns de ces symboles appartiennent à des monuments notoirement antérieurs à l'abaissement du druidisme et à l'invasion des superstitions nouvelles. La monnaie de Bibracte avec son dieu *accroupi* tenant le *torques* à la main, le petit bronze à trois têtes de Reims, précèdent d'un quart de siècle au moins les décrets de Tibère et de Claude (1). La perfection du travail de l'autel de Reims semble également indiquer une époque voisine d'Auguste. Enfin le *torques* est un attribut spécialement gaulois. Dans ces représentations l'élément *celtique* ne saurait être méconnu.

M. d'Arbois de Jubainville vous dira d'un autre côté que nulle part la *triade* ne joue un rôle aussi grand que dans la mythologie irlandaise. Ce vieux groupe *celtique* avait conservé cette vieille tradition avec une persistance particulière. Nous avons le droit de supposer qu'il en était de même dans les autres groupes de la race moins bien connus de nous.

L'introduction au deuxième siècle de notre ère d'un culte dont nos autels auraient été la manifestation extérieure n'est donc pas une explication entièrement satisfaisante du problème qui nous occupe ; ce culte, tout nous conduit à admettre qu'il existait bien plus anciennement dans ses éléments principaux et remonte, en Gaule, à une époque antérieure à l'ère chrétienne, antérieure à Auguste. Nos autels sont plus *celtiques* qu'helléniques, plus *celtiques* que latins ; plus *celtiques* que phrygiens ou persans.

Dans quels vieux mystères l'auteur de nos sculptures a-t-il puisé la connaissance singulière de l'attitude qu'il a donnée au dieu cornu ? Nous l'ignorons : mais l'enveloppe hellénique dont le mythe

(1) Le *torques*, outre son rôle historique comme emblème de la valeur militaire, figure sur un certain nombre de monnaies gauloises ; voir notamment sur les nos 47, 217 et 285 des pl. du *Dict. archéol. de la Gaule* (époque celtique).

se revêt ne doit point nous faire illusion. Nous sommes en présence d'une traduction, en langage grec ou latin, d'une pensée celtique d'origine visiblement orientale, avec toutes les bizarreries dont usent les traducteurs quand le génie de leur langue est impuissant à rendre naturellement les idées qu'ils sont chargés de traduire. Le tricéphale, en particulier, est un dieu éminemment gaulois ou celtique. Les divinités qui l'accompagnent, sous leur enveloppe hellénique, sont des divinités celtiques : Esus, Teutatès, Taranis, Ærecura et Rosmerta. Telle me paraît être la vraisemblance.

Par quelle voie ces légendes religieuses, ces représentations *mystiques* ont-elles pénétré en Gaule, en dehors de la Grèce et de l'Italie d'où certainement elles ne viennent pas?

Trois hypothèses sont possibles.

1^{re} *hypothèse*. Les îles Britanniques étaient, nous dit César, le foyer du druidisme. Là semble devoir être placé le centre de la révolution qui transforma le vieux culte de la Gaule, le régénéra et en fit une puissance à la fois politique et religieuse. Les druides bretons avaient certainement conservé le dépôt des traditions orientales. L'idée de nos triades peut venir de là.

2^e *hypothèse*. Du septième au quatrième siècle avant notre ère, des rapports constants eurent lieu par la *voie du Danube* entre la Celtique et l'Asie. Par cette voie nous parvint la connaissance des métaux, bronze et fer. De nombreuses expéditions conduisirent successivement les Cimmériens, les Trères, les Celtes, les Galates des sources du Danube en Asie Mineure et avec Cyaxare jusqu'à Ninive. Au troisième siècle les Tectosages s'établirent en Phrygie sans cesser d'être en rapport avec leurs frères de Toulouse. L'archéologie est en mesure de prouver, aujourd'hui, combien ces rapports entre la Gaule et l'Asie ont été nombreux et intimes (1). — Le culte de nos *tricéphales* peut trouver là son origine.

3^e *hypothèse*. La tradition dans ses traits généraux, comme beaucoup d'autres traditions communes à la race indo-européenne, peut enfin avoir été apportée directement d'Asie par les premières migrations celtiques, puis ravivée au contact de nouveaux groupes de même race; les traits de ressemblance entre la légende *celtique* et les légendes phrygiennes, pélasgiques, étrusques, ne proviendraient point d'un emprunt plus ou moins récent, mais découleraient d'une source commune.

(1) Je me propose de traiter très prochainement cette question spéciale et de la soumettre à l'Académie.

Je ne chercherai point à prendre parti entre ces conjectures. Je laisse au temps le soin de résoudre le problème dont je me suis efforcé de déterminer les principales données.

Un fait seulement me paraît hors de doute :

Notre autel représente une légende celtique habillée à la romaine.

L'Académie voudra bien me pardonner de lui avoir apporté un travail rédigé à la hâte et sur bien des points incomplet. Le désir de mettre sous ses yeux un monument aussi important est mon excuse. Je n'avais à lui présenter que des hypothèses; mais en pareille matière peut-on avoir, jusqu'à nouvel ordre, une autre ambition? Avoir recours aux lumières de la compagnie la plus compétente en pareille matière, n'est-ce pas d'ailleurs le meilleur moyen d'arriver à la vérité? J'attendrai pour être plus affirmatif vos observations et vos critiques.

ALEXANDRE BERTRAND.
